

CLAUDIE GALLAY

Une part de ciel

roman

ACTES SUD

*Il dépend de celui qui passe,
Que je sois tombe ou trésor,
Que je parle ou me taise.*

PAUL VALÉRY

Lundi 3 décembre

On était trois semaines avant Noël. J'étais arrivée au Val par le seul train possible, celui de onze heures. Tous les autres arrêts avaient été supprimés. Pour gagner quelques minutes au bout, m'avait-on dit.

C'était où, le bout? C'était quoi?

Le train a passé le pont, a ralenti dans la courbe. Il a longé le chenil. Je me suis plaqué le front à la vitre, j'ai aperçu les grillages, les niches, les chiens. Plus loin, la scierie sombre et la route droite. Le bungalow de Gaby, la boutique à Sam, les boîtes aux lettres sur des piquets, le garage avec les deux pompes et le bar à Francky.

On avait bâti des maisons tristes cent mètres après la petite école. Les stations de ski étaient plus haut, sur d'autres versants.

J'ai pris ma valise. Je l'ai tirée jusqu'à la porte.

Le Val-des-Seuls n'est pas l'endroit le plus beau ni le plus perdu, juste un bourg tranquille sur la route des pistes avec des chalets d'été qui ferment dès septembre.

Le train est entré en gare.

J'ai regardé le quai.

J'avais froid.

J'ai toujours froid quand je reviens au Val. Un instant, j'ai senti l'envie terrible de rester dans le train.

Je suis née ici, d'un ventre et de ce lieu. Une naissance par le siège et sans pousser un cri. Ma mère a enterré mon cordon de vie dans la forêt. Elle m'a condamnée à ça, imiter ce que je sais faire, revenir toujours au même lieu et le fuir dès que je le retrouve.

Deux fois par an, avec le père des filles, on faisait la route. Parfois en train, le plus souvent en voiture. Saint-Étienne, Vienne,

Lyon, et on tirait à l'est, Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne. On ne restait jamais longtemps, quelques jours à certaines vacances, celles de Pâques et du bel été. Des jours pris sur nos congés, on voulait que les petites connaissent le pays, qu'elles rencontrent Yvon, Gaby et la Môme. Qu'elles aient un aperçu du sol, du sang. Et de la famille.

“Dès que je vois les cimes, j'ai le cœur qui se tend”, c'est ce que je disais au père des filles. Je m'arrêtais toujours cinq minutes après le panneau d'entrée, dans le même virage, une courbe d'ombre derrière la chapelle. La main au panneau. Il fallait que je prenne l'air. De grandes goulées de vent froid que j'avalais les yeux dans le ciel et les pieds dans le fossé.

Je m'arrêtais aussi au retour. Même endroit. De l'autre côté. L'été précédent, j'étais venue seule.

Le train a stoppé le long du quai. Une gare sans guichet. Les fenêtres étaient murées par des parpaings.

Philippe m'attendait. Son badge de garde forestier brillait au revers de sa veste. Il avait pris des rides en vrac, les cheveux en broussaille, une barbe de trois jours et des kilos en trop.

Philippe est mon frère.

À part lui, il n'y avait personne.

Personne non plus en face, sur l'autre quai.

— Ça va ?

— Ça va.

— Pas trop long ?

— Non.

Le train est reparti. Il desservait Modane, après la frontière et Bardonecchia.

Un autre allait passer dans quatre minutes. Direction Chambéry. Celui-là ne s'arrêterait pas.

Philippe a voulu qu'on attende Gaby. On s'est assis sur un banc. L'horloge au-dessus de la porte marquait un temps d'une seule aiguille, celle des minutes s'était décrochée et reposait dans le fond bombé du cadran.

La boule de verre était dans ma poche, je l'ai sortie, je l'ai fait tourner dans ma main. Une boule à touristes pleine d'eau avec de la neige en synthétique et un cheval à bascule à l'intérieur. Pendant

le voyage, je l'avais posée sur la tablette, les secousses faisaient danser les flocons.

Philippe lui a jeté un regard.

Cette boule de verre, c'est Curtil qui me l'avait envoyée. Je l'avais reçue huit jours avant, à Saint-Étienne.

Philippe avait reçu la sienne ici, Gaby aussi.

Il m'avait téléphoné : "Tu l'as reçue? – Oui. Qu'est-ce que tu comptes faire? – Qu'est-ce que tu veux que je fasse?"

J'étais venue. Tout de suite. Très vite. À quoi est-ce que je m'attendais? Que Curtil soit là, les bras grands ouverts?

Curtil, c'est notre père.

On l'appelle comme ça quand on est ensemble. Quand je pense à lui, je l'appelle comme ça aussi. Il voulait nous voir. On ne savait même plus où il habitait. Un pied-à-terre un peu à gauche de Nantes, il disait. Si ça se trouve, il n'a jamais mis les pieds à Nantes, c'est que du rêve, des histoires.

— Pourquoi il veut nous voir? j'ai demandé.

— Je ne sais pas.

— Il aurait pu téléphoner.

— Tu sais, lui, le téléphone...

— On dirait qu'il nous convoque.

Philippe a haussé les épaules.

— Il a toujours fait ça.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il veut nous dire?

— J'en sais rien... Peut-être rien. Simplement nous voir.

Une voiture est arrivée, les pneus dans les flaques, des bruits de graviers et le capot de la Volvo.

Gaby s'est avancée, elle portait son éternelle pèlerine, un manteau en grosse laine qu'elle mettait dès novembre et jusqu'à fin avril.

Un peu voûtée, elle a traîné des pieds jusqu'à nous.

Elle m'a frotté la tête en guise de bonjour.

— Ça va, toi?

— Ça va.

Elle a détaillé ma valise, les étiquettes, la sacoche d'ordinateur posée à côté.

Elle s'est assise entre nous.

— Je pensais pas que tu viendrais.

Sa voix était rauque. C'était comme ça depuis l'incendie, ses poumons sifflaient, sa gorge grattait les sons, leur arrachait la surface, ça faisait un bruit de forge et des intonations rudes, on aurait dit qu'il n'y avait jamais de voyelles dans ses mots.

Elle a posé son cabas entre ses pieds. À l'intérieur, une blouse de travail et des pantoufles. Sa boule de verre, elle me l'a montrée, dans la sienne il y avait Nice avec quelques vagues bleues et un dauphin qui nageait.

Philippe n'a pas dit ce qu'il y avait dans la sienne. Il fixait les rails.

Les quatre minutes se sont écoulées. Le train est arrivé. Il est passé lentement. Des voyageurs sommeillaient derrière les vitres. Certains nous regardaient sans sourire.

— Ça serait moi, a dit Gaby, je les ferais courir derrière pour leur apprendre la gaieté.

Le dernier wagon, on l'a suivi des yeux.

Après le passage du train, des poules ont sauté sur le ballast. Elles grattaient entre les rails, retournaient le gravier avec leurs pattes et piquaient du bec dans les mousses.

Gaby a tiré du pain de son baluchon, elle a lancé des morceaux aux poules. Les volailles se bousculaient pour les attraper. C'étaient des pataudes. Quand Gaby jetait trop loin, elles ne retrouvaient plus les miettes alors elles piquaient du bec dans le vide, l'œil rond tourné au ciel et elles reprenaient leur allant, suivaient les rails. Il y en avait six en tout, plus une maigre à l'écart.

Gaby les observait.

— Je ne sais pas si c'est à cause de l'herbe qui est trop haute... ou alors si c'est la mémoire qui leur manque... mais on dirait qu'elles oublient ce qu'elles cherchent.

Ça chuchotait derrière le mur. Des rires retenus. Je me suis retournée. C'étaient les fils de l'Oncle, trois graines de misère qui poussaient sans éducation. L'aîné n'avait pas onze ans. Cette gare était leur territoire, ils avaient aménagé une épave de wagon sur l'ancienne voie désaffectée.

Philippe a sorti des caramels de sa poche. Des mous, entourés de papier transparent.

— Qu'est-ce qu'on fait ? j'ai demandé.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— On l’attend, a dit Gaby.

Philippe nous a donné des caramels.

— Tu peux rester jusqu’à quand ?

— J’ai du temps... mais je ne compte pas passer Noël.

Il a hoché la tête.

Il comprenait.

Avec la lame de son couteau, il a partagé le caramel restant sur le plat du banc. Il a pris soin de faire des parts égales.

— Ça fait combien de temps qu’on ne l’a pas vu ?

— Trois ans.

— Trois ans et cinq mois..., a précisé Gaby, depuis l’enterrement de maman.

— Il doit être vieux.

— Il y a trois ans, il était déjà vieux.

— On fait tous plus vieux quand on enterre un mort.

Après l’enterrement de notre mère, Curtil nous a dit qu’il allait faire un tour. On avait l’habitude. Dans notre enfance déjà, il nous quittait pour aller ailleurs. On restait des semaines sans nouvelles. Et puis un matin, le facteur apportait à notre mère une boule de verre avec un paysage en plastique à l’intérieur. “Curtil revient”, elle disait. Elle ne disait pas votre père, elle disait son nom, Curtil. Des fois, elle ne disait rien, on voyait la boule sur la table, pas besoin de plus, on comprenait.

La boule annonçait son retour. C’était une question de jours. Notre mère se préparait, elle ouvrait ses armoires, sortait ses robes, choisissait la plus belle. Elle recouvrait ses ongles d’une couche laquée, un rouge magnifique qu’elle achetait au supermarché et qu’elle appelait son “Chanel”.

Chaque matin, elle préparait un gâteau. Immuablement le même. À base de chocolat.

Elle disait que c’était le préféré de Curtil.

Elle en confectionnait un nouveau chaque matin et nous abandonnait celui de la veille.

Celui-là seulement.

Parfois, Curtil tardait à revenir et on n’en pouvait plus de ces gâteaux répétés, on les donnait aux copains. Aux chiens. Aux mendiants. Et quand eux-mêmes n’en voulaient plus, on les

déposait dehors, en pile contre un mur. Je les regardais moisir. Je n'ai jamais rien vu de plus étrange que ces gâteaux sombres qui se recouvraient de pourriture. Avec les jours, ils se transformaient, s'unifiaient, devenaient un unique et vaste gâteau, une pyramide vivante qui se tassait, s'effondrait, finissait par ramper et se confondait avec la terre.

Chaque jour, après avoir enfourné son dernier gâteau, notre mère dissolvait le vernis ancien et recouvrait chaque ongle d'une couche nouvelle. L'odeur du dissolvant imprégnait la maison, se mêlait à celles, plus suaves, des diverses ordures qui traînaient dans la poubelle.

Notre mère attendait. Ne s'occupait plus de nous. Ça durait des jours ou ça ne durait pas, c'était selon. Parfois, c'étaient des semaines.

Et Curtil arrivait.

Il arrivait toujours.

Je ne sais pas s'il goûtait à ce gâteau. Il m'est arrivé de l'épier quand il entrait dans la cuisine. Le jour de son retour et aussi le lendemain. Je ne l'ai jamais vu en manger une seule part. Aujourd'hui, je pense que cette préférence était seulement dans la tête de notre mère, et que le plaisir qu'elle prenait à lui préparer ce gâteau suffisait à la persuader de cette préférence.

Curtil revenu, la vie reprenait. Tant qu'il était à la maison, la dernière boule restait sur la table. Il pouvait s'attarder longtemps au point que je pensais parfois qu'il ne repartirait jamais.

Et un jour, il repartait.

Il repartait toujours.

Notre mère l'excusait, elle disait : "C'est les démons qui l'obligent!"

Elle retirait alors la boule de la table et la reléguait dans sa chambre avec toutes les autres.

Sur la nappe de la cuisine restait un rond de poussière, un cercle un peu collant que nous ne touchions pas. Je n'arrive pas à me souvenir si notre mère nous l'interdisait ou si c'est nous-mêmes qui nous le défendions.

À force de temps, la trace disparaissait.

Philippe m'a déposée au gîte, il avait à faire et Gaby voulait dormir.

Francky avait laissé la clé derrière le volet. Un deux-pièces mitoyen aux ateliers de la scierie, chauffé à l'électrique. J'ai posé ma valise sur le lit. L'ordinateur.

La boule de verre.

Dans mon sac, l'épais livre sur Christo que j'avais à traduire. Une biographie de huit cents pages, un artiste du land art américain. Physiquement, l'ouvrage ressemblait à une bible imprimée sur papier fin.

Le compteur électrique était dans une niche creusée dans le mur. Des fils pendaient, les prises étaient noires. Le lit, un deux places, matelas à ressorts, gros édredon, poussé dans l'angle de la pièce. Au-dessus, une branche de buis bénit dont les feuilles blanchies par la poussière devaient dater de lointains Rameaux.

Il restait un peu de nourriture dans les placards.

Le plancher était recouvert de moquette verte. Les cloisons étaient minces et j'entendais les bruits de l'atelier à côté. J'avais l'impression d'avoir les machines dans la chambre, avec les planches, les scies, les moteurs et les hommes.

Je suis sortie.

Un camion chargé de grumes est passé sur la route en faisant trembler les murs, des guirlandes de Noël clignotaient dans sa cabine. Un autre manoeuvrait devant la scierie, ses roues écrasaient les écorces, il est allé vider sa benne de sciure au bout du chemin.

J'ai traversé la route.

Des femmes attendaient devant l'épicerie, elles m'ont dévisagée. L'une d'elles s'est penchée, a murmuré des choses aux deux autres. Celles qui écoutaient ont hoché la tête.

La boutique était accolée à la station-service. Le petit garage à côté. Des voitures sur le parking.

Je me suis avancée jusqu'au zinc à Francky. Un auvent, une enseigne en bois, *La Lanterne*. Il y avait d'autres bars dans la vallée mais celui-là était le plus ancien et, de l'avis de tous, c'était aussi le plus beau. L'enseigne grinçait dès qu'il y avait un peu de vent c'est-à-dire presque tout le temps.

J'ai poussé la porte.

C'était l'heure lente, la mauvaise, celle du milieu d'après-midi. Des gars vidaient leurs verres, les yeux dans le vague, regards

inabordables. Ils ont tous tourné la tête quand je suis entrée. Il y avait des vachers qui travaillaient pour Buck, des vieux et quelques autres types. Certains m'ont reconnue. J'ai eu droit à des signes.

La Lanterne, c'est trois grandes salles tout en longueur et une odeur indéfinissable, un mélange de bière et de tabac qui se prend à la laine moite des pulls. La troisième salle sert de cantine aux bûcherons. L'été, quand il est d'humeur, Francky installe des tables sur la terrasse.

Sur le comptoir, l'écrêteau *Réception* date du temps où le bar faisait aussi hôtel de passe.

J'ai choisi une place près de la grande baie vitrée.

Diego sommeillait, dos au mur, une main repliée sur un torchon, l'autre sur un puzzle de pièces minuscules qui occupait toute la table devant lui. C'était sa pause. Sa blouse d'aide-cuisinier était suspendue à un clou. Il a entrouvert un œil. Quand il a vu que c'était moi, il a soulevé la main, a remué le torchon.

Francky m'a touché l'épaule.

— Content de te voir, Carole...

C'est lui qui me louait le gîte.

Il m'a demandé si j'avais fait bonne route, si j'étais bien installée et si j'avais besoin de quelque chose, je lui ai dit que tout allait bien, que j'avais faim et il m'a préparé un sandwich.

Il avait installé un ordinateur sur l'étagère près du puzzle à Diego. Un panneau sur la porte, *Connexion WIFI Gratuit*. C'était nouveau. Il m'a dit qu'à cause des montagnes, ça ne marchait pas tous les jours, alors il avait ajouté le mot *irrégulier*, entre *WIFI* et *Gratuit*.

Il y avait un juke-box. Pour quelques cents, on pouvait acheter des jetons et se passer des vieux disques. Je connaissais les codes par cœur, E4 c'était Nino Ferrer, *Le Sud*, la chanson préférée du père des filles.

Un énorme trophée en tête de cerf trônait au-dessus, cloué au mur, l'encolure recouverte de poussière.

Une affiche était scotchée sur la vitre : Défilé de chars le 21 décembre! Depuis 1884, c'était une tradition, on fêtait le solstice. La nuit d'hiver la plus longue de l'année. Chaque quartier présentait son char et rivalisait avec les autres, il y aurait celui du Val-des-Seuls et ceux des proches communes.

— Tu dînes ici, ce soir ? m'a demandé Francky.

— Non, je suis crevée, je vais me coucher tôt.

Au téléphone, je lui avais dit que je resterais une semaine. Peut-être plus.

Curtil m'avait amenée dans ce bar, j'avais quelques heures, il m'avait posée sur le zinc, pour me présenter au monde. J'étais sa première pisseuse, sa fente, son soleil, son azur ! Il avait offert une tournée à tous. M'avait baptisée au vin, à sa façon, une goutte de rouge qui m'avait lesté l'estomac, pour me donner le goût des fortes choses, il avait dit.

Il avait tellement bu qu'il a sombré à la table. C'est le père à Francky qui m'a ramenée à ma mère.

Philippe était déjà né. Gaby est venue après. J'étais entre les deux.

J'ai toujours aimé les bars.

Je tiens ça de lui.

J'ai mangé mon sandwich en pensant à tout ça. Après, j'ai mis *Le Sud*, trois fois de suite. À la troisième, Diego s'est redressé, on aurait dit l'Indien géant qui jouait avec Nicholson dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

Je me suis excusée.

Je suis revenue à ma table.

Francky m'a apporté une airelle fraîche dans un grand verre à limonade : "Offert par la maison !"

— Alors c'est vrai ce qu'on dit ? il a demandé en passant le chiffon sur la table.

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Qu'il revient.

J'ai hoché la tête.

J'ai brassé dans l'airelle avec la paille, aspiré le bon goût frais du lait et des myrtilles.

Je guettais la route.

À la fin de sa vie, quand elle était en résidence, ma mère aussi fixait le bitume. Le facteur la connaissait, il lui donnait un *Gratuit*, elle le gardait sur ses cuisses, lissait machinalement le papier du plat de la main. À force et avec la sueur, sa paume délavait l'encre noire.